

Michel Le Fèvre

Prêtre de l'Oratoire

Entré 1616. Théologal de S^{te} Croix d'Orléans

Né à Beaurvais (Oise) , le 1582.

Mort à Orléans, (Loiret) , le 6 avril 1658.

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir :

Batherel : G. III, p. 58-97 notice.

Bicais : G. I, p. 259.

Cloyseault : Mérologe, 368.

" Vies : G. I, p. 156 notice et G. II, p. 61.

Guyon : Histoire d'Orléans, p. 499.

Michel Lefèvre, de la ville de Beauvais, que la société de Sorbonne comptait au nombre de ses membres depuis quelques années, embrassa l'institut de M. de Bérulle l'an 1616 et ayant été envoyé peu de temps après en la maison que la Congrégation avait à Orléans, il s'y fit connaître d'une manière si avantageuse que le savant M. de l'Aubespine s'pressa de lui confier la théologie de son église cathédrale, sans prétendre le tirer de son premier état. Tout le Sr Lefèvre sut toujours allier les devoirs avec ceux de son bénéfice, faisant honneur à l'un et à l'autre par les vertus et les lumières qui éclataient en lui d'une manière distinguée. C'était un homme animé d'une foi vive et rempli d'un saint zèle, qui aurait voulu pouvoir détruire le règne du démon et faire rendre au créateur de l'univers le culte et l'hommage que tous les hommes lui doivent. Il avait tant l'horreur du péché qu'il passait souvent des nuits entières à pleurer devant le saint sacrement pour tâcher d'expier les fautes publiques commises contre Dieu. D'autrefois, on l'entendait se déchirer les épaules à coups de discipline pour le même sujet. Lorsqu'il apprenait qu'il y avait, quelque part, des parties de bal ou de débauche, il ne craignait pas de s'y rendre et s'y présentant avec un crucifix à la main, il s'élevait avec une si grande force contre les désordres irréparables de ces sortes d'assemblées qu'il venait presque toujours à bout d'en disperser les auteurs. S'apercevant un jour pendant la célébration de l'office divin que tout le monde se retirait pour aller entendre des bateleurs qui représentaient quelque pièce comique sur un théâtre qu'ils avaient dressé devant la cathédrale, enflammé d'un saint zèle, il quitta lui-même sa stalle, sortit de l'église en habit de chœur, monta sur le théâtre et après avoir renversé tout ce qui servait aux baladins, il déclama fortement contre eux et contre les personnes qui abandonnaient le service divin pour venir écouter les suppôts du démon. De pareils traits sont, sous certains rapports, fort louables et plus glorieux encore, lorsque le succès a répondu à l'entreprise. Mais une religion éclairée ne permet pas de les proposer comme des modèles à suivre.

A son zèle contre les scandales, le Sr Lefèvre joignait beaucoup de charité pour les pauvres et les malheureux, consolant ceux-ci par les motifs les plus religieux, partageant d'eux la part des fruits de son bénéfice, sur lesquels il ne prenait que l'absolument nécessaire. Les pauvres de la campagne ne furent point étrangers à sa tendresse. Il allait souvent par les villages pour y prêcher, catéchiser, confesser, visiter et secourir les malades et les infortunés.

quoique la vie canoniale soit une vie de prière et que l'assistance aux offices du chœur absorbe une bonne partie de la journée, la théologie d'Orléans ne se dispensait guère des exercices de piété de la communauté dont il était membre; et comme si tout cela n'eût pas suffi, il s'était imposé des pratiques particulières de dévotion auxquelles il satisfaisait ponctuellement, à des heures réglées. Il n'était pas moins exact à se rendre au confessionnal toutes les fois qu'on réclamait son ministère; ce qui n'était pas rare dans une ville où il jouissait d'une grande réputation. Une chose admirable, c'est qu'au milieu de ses occupations multipliées, il trouvait encore du temps pour servir les messes basses d'Orléans, préparer les ornements, parer les autels, balayer même l'église et faire tout ce qui était à la charge du sacristain; n'ayant pas de plus grand plaisir, disait-il, que de se rendre utile à tout et de contribuer à la décoration et à la propreté de la maison de Dieu. Bien loin de croire qu'en employant ainsi les moments de sa vie, il dut se rassurer sur son sort à venir, il châtiait son corps, comme St Paul, par des cilices, des jeûnes, des privations, couchant souvent sur des planches, ne s'approchant presque jamais du feu, pratiquant plusieurs autres mortifications; et malgré tout cela, il craignait toujours qu'après avoir tracé aux autres les voies du salut, il ne vint à se perdre lui-même.

Confus et fâché des témoignages d'estime que ses vertus lui attiraient de toutes parts, il tâchait de détruire ou de diminuer la bonne idée que l'on avait de lui, se réprimant autant qu'il le pouvait, menant une vie cachée et évitant avec grand soin de laisser paraître ses bonnes œuvres aux yeux du public. C'est là, à peu près, ce que l'on a pu savoir de la vie du Sr Lefèvre, lequel finit comme il avait toujours vécu, dans de grands sentiments de piété. L'Oratoire et son chapitre le perdirent le 6 avril 1658, dans la 76^e année de son âge.

On était tellement persuadé de sa sainteté à Orléans qu'on l'invoqua comme un ami de Dieu aussitôt qu'il eut rendu le

Derrière soupit et on assure qu'il se fit plusieurs miracles en faveur des personnes qui avaient recours à son intercession.

M^r Chevillard fit paraître, un an après sa mort, un poème historique sous le titre de
Épître du Révérend Père Michel Lefèvre, Docteur de la société de Sorbonne, théologal et chanoine d'Orléans, prieur de l'Oratoire
1659, in 4. Orléans, Holot, c'est un poème de 200 vers

La même assemblée de l'Oratoire qui avait ordonné de faire des recherches sur la vie du P. Lefèvre, compagnon du Père Lejeune, ordonna l'en faire en même temps sur la vie de celui-ci, en 1666.

Ce Père avait été un des 24 Docteurs qui approuvèrent le livre de la Fréquente communion de M. Arnault et l'on sait que ce savant écrivain fut très flatté d'avoir eu son suffrage. (Lettres, t. VIII, lettre 9) Il le félicite lui-même dans une réponse qu'il fit à Dom Bienna, Chartreux d'Orléans, qui lui avait écrit au nom du pieux théologal qui était alors malade, pour lui témoigner la part qu'il prenait aux peines et aux tristesses qu'on lui suscitait et l'exhorter en même temps à continuer de défendre les vérités pour lesquelles il souffrait.

Voici l'épître que l'on lit sur le tombeau du Père Lefèvre au pied de l'autel de l'église de l'Oratoire d'Orléans, où son corps repose; mais non son cœur qui fut placé dans le sanctuaire de l'église cathédrale de la même ville. Cette épître est de la composition du P. Ferry, prieur de l'Oratoire, supérieur de la maison d'Orléans.

Hic jacet Michael Lefevre,
insignis ecclesiae aurelianensis canonicus, theologus,
Congregationis oratorii presbiter,
Vir sapiens major,
Cui vivina gratia dedit quod optimus potuit,
Virtuti quod rarum habuit,
Doctrina quod exaltum tenuit,
Coelum coronans quem texuit etc. (voir Battered)

Ordre = Bibl. des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^o fonds fr. 25.682) t. II. p. 191 verso =

Lettre de M. Arnault au P. Lejeune qui l'avait consulté sur l'utilité des missions =

Sur Michel Lefèvre, théologal d'Orléans, voyez : Guyon : Histoire d'Orléans, p. 499.

- « Surtout je suis fort touché de ce que vous m'assurez que le feu Père théologal d'Orléans, le P. Lefèvre
« faisait peu d'estime de ces missions et ne croyait pas qu'elles eussent tant d'utilité qu'on se le persuade
« aujourd'hui, où l'on met tout en cela. »

Cloyseault : Menologe, p. 368-373 =

Le Père Michel Lefèvre était du nombre des bienheureux, du nombre de ceux qui ont jeté les premiers fondements de la Congrégation de l'Oratoire en France. Tout Docteur de Sorbonne qu'il était, il n'eut point de peine de se mettre sous la conduite du Père de Berulle et de se rendre son disciple après avoir été maître de plusieurs autres. Ce fut dans cette école qu'il puisa ces sublimes connaissances et ce grand amour qu'il avait pour J.-C. Ce divin sauleur était tellement imprimé dans son esprit et dans son cœur qu'il l'avait présent en toutes choses. Il ne voyait que lui dans tous les objets qui se présentaient à ses yeux : tout ce qui n'était pas marqué de son caractère lui était insipide et il n'y voulait parler ni entendre parler d'autre chose. Cette application continuelle qu'il avait à Jésus, faisait que, du moment qu'il sortait des entretiens de piété, il entraînait dans une espèce d'abstraction qui le rendait inattentif à tout ce qu'on

disait, en sorte qu'il semble que, depuis l'apôtre S. Paul, jamais homme n'a pu dire plus véritablement que lui : « Vito ego, jam non ego : vivit vero in me Christus. »

Le Père Le Boux, prêtre de l'Oratoire, qui, par le rare talent qu'il avait pour la prédication, est mort évêque de Tébénoux, avait coutume de dire qu'il était prêt de jurer sur les saints Évangiles que, pendant toute une année qu'il avait demeuré avec lui à Orléans, il ne lui avait jamais ouï prononcer une seule parole, non seulement inutile, mais même humaine. Tous ses discours étaient de Dieu et de J.C. Il en avait le cœur si rempli, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Le grand amour pour le divin Sauveur l'animait d'un zèle résolu pour la conversion des âmes et lui donnait une horreur si extrême du péché qu'il soupirait continuellement d'employer sa vie, son sang et tous ses travaux pour la destruction de cet horrible monstre. On l'a trouvé souvent le matin dans l'église, où il avait passé toute la nuit à pleurer devant le saint sacrement pour des péchés publics. D'autres fois on l'a entendu pendant des heures entières se déchirer les épaules à grands coups de discipline pour le même sujet, quand il entendait dire que Dieu était offensé en quelque manière que ce fût, on le voyait plus triste et plus abattu que ne serait un fils fort tendre et reconnaissant, à qui on annoncerait la mort subite et inopinée de son père ou de sa mère. Il n'avait des larmes que pour pleurer le péché; car, autant il était insensible pour tout autre événement, autant il était tendre à toutes les offenses qui se commettaient contre Dieu. Il a été obligé souvent de se retirer des conversations ou des compagnies dans lesquelles il se trouvait engagé, parce que y entendant parler de quelque scandale public, il ne pouvait gagner sur son esprit d'arrêter les larmes que ce récit lui tirait des yeux. Il fallait pour lors qu'il s'en allât ou dans sa chambre ou devant le saint sacrement pour satisfaire la tendresse de son cœur en le répandant avec amour devant Dieu.

Ce saint homme est mort comme il a vécu. Sa dernière maladie fut une école de toutes les vertus. quelque violentes que fussent ses douleurs, il en fut moins occupé que des mystères de la passion et de la mort de J.C. Ce fut dans ce temps plus que jamais qu'il parla de l'abondance de son cœur. Comme il était tout pénétré de l'amour de J.C., toutes les paroles qu'il prononça, furent autant d'éclairs et de soupçons d'amour qu'il jousa vers ce divin Sauveur. Cela parut surtout après qu'il eut reçu le saint viatique; car, pour lors, il répéta plusieurs fois cette prière avec tant de ferveur, de piété et de zèle que l'on vit sensiblement qu'il y trouvait un goût et une consolation particulière. A chaque mot il s'arrêtait un temps considérable pour en méditer le sens et pour le prononcer encore plus de cœur que de bouche : « Anima Christi sanctifica me... » etc.

Ceux qui voudront en savoir davantage, pourront lire sa vie qui se trouve dans le second tome du Recueil des vies des Pères de l'Oratoire. Nous nous sommes contentés d'en rapporter seulement quelque chose du commencement et de la fin, pour en faire mémoire dans ce livre.

Il mourut à Orléans le 6 avril 1658

Actes mss. des Assemblées =

Assemblée de 1634, députée, théologal d'Orléans.

" de 1654, députée d'Orléans.

Listes des Assemblées =

1641 Orléans

1644 "

1648 "

1651 "

1654 "

Jean Dagens : Correspondance du Cardinal Pierre de Bérulle, Paris, Desclée de Brouwer, 1937, 3 vol in 8

C. I, lettre 190, page 335 au P. Hugues Quarre à Poligny, 13 août (1617)

Je loue Dieu de l'honneur d'établissement que vous avez fait en votre ville de Poligny. Il n'est pas raisonnable que nous refusions la première requête que vous nous faites, et de leur part.

Nous vous enverrons un prédicateur pour l'Avant et Carême, un bon docteur en théologie en la Faculté de Paris, théologal de la grande église d'Orléans, entré depuis peu parmi nous. J'espère que votre peuple en recevra de l'édification.

C. II, lettre 287, p. 141 à Gibieux, sept. 1623 =

Le P. Malauvy serait nécessaire à Orléans où le P. Morin ne suffit pas pour la chaire ; mais il peut suffire pour la charge de supérieur, si le P. Michel Lefèvre s'en trouve ennuyé ; aussi bien (ce dernier, qui a eu toute sa vie, dit Loyseau, une direction particulière pour faire la mission aux pauvres gens de la campagne) et il est engagé à prêcher aux champs et cette absence sera longue pour un supérieur. Je vous prie l'en ordonner ce que vous jugerez à propos, sans attendre que j'y passe.

lettre 336, p. 231 à Gibieux, 3 août 1621 =

Je vous prie d'avertir le P. Michel Lefèvre du soin qu'il doit avoir de satisfaire aux besoins du P. Jérôme avec patience, respect et charité.

Voit = - Lettre du Père Louis Abel de St Martin, supérieur général de la Congr. de l'Oratoire, touchant la vie et la mort du P. François Lévêque, Paris, Le Petit, 1684, in 4°
- Vie de François Lévêque, prêtre de l'Oratoire, Paris, Le Petit, 1684, in 12, par M. Bignon, alors de l'Oratoire.

M. M. 607, 1^{er} catalogue, N 392 =

Michel Le Febvre, théologal d'Orléans, prêtre, mort en 1658.

MM 608 P 31 N 542 =

Le confesseur Père Michel Lefèvre, docteur de Sorbonne
né à Beauvais
fils de

humanités

entré à Paris le Nov. 1616, admis à l'habit le
Orléans
pension

Nécrologe = Mort à Orléans le 6 avril 1658.

GAZETTE DES BEAUX ARTS

140, FAUBOURG SAINT HONORÉ, 140 — PARIS (8°) — BALZAC



Monsieur L'Abbé Bonnard
Prêtre de l'Oratoire
& Imprimeur St Eustache
Paris 7²²

L. Le Febvre.

En-dessous, écrit : Stephanus le Febvre, Congregat.
à la main : Oratorii Parisiensis.

LE PÈRE

MICHEL LE FÈVRE

PRÊTRE DE L'ORATOIRE¹

(1591²-1658)

SOMMAIRE. — Sa docilité. — Son humilité. — Belle réponse de M. le duc de Longueville. — Son esprit ecclésiastique. — Ses austérités. — Son désir du martyre. — Sa dévotion pour la Passion de JÉSUS-CHRIST. — Son amour pour les pauvres. — Sa mort, l'an 1658.

La négligence qu'on a eue de recueillir les actions saintes et héroïques du P. Michel Lefèvre, prêtre de l'Oratoire et théologal de Sainte-Croix d'Orléans, est cause que nous ne savons que peu de choses de sa vie, et que quantité d'exemples de vertu et de pratiques de piété dont nous aurions pu profiter, sont demeurés dans l'oubli. Cependant le peu qui est venu jusqu'à nous, par une tradition de plusieurs années, ne laisse pas d'être très considérable et de grande édification, et il vaut encore mieux le recueillir que de souffrir qu'insensiblement il se perde comme le reste dans un éternel oubli.

Cet excellent prêtre est du nombre bienheureux de

1. On a souvent confondu ce Père avec le compagnon du P. Lejeune, qui portait les mêmes nom et prénom. Ils n'étaient ni parents ni du même pays.

2. Cette date n'est qu'approximative.

ceux qui ont jeté les premiers fondements de l'Oratoire. Tout docteur de Sorbonne qu'il était, il n'eut point de peine de se mettre sous la conduite du Père de Bérulle et de se rendre son disciple ; et c'est à cette école qu'il avait puisé ces sublimes connaissances et ce grand amour qu'il avait pour JÉSUS-CHRIST. Ce divin Sauveur était tellement imprimé dans son esprit et dans son cœur qu'il l'avait présent en toutes choses ; il ne voyait que lui dans tous les objets qui se présentaient à ses yeux ; tout ce qui n'était pas marqué de son caractère, lui était insipide, et il ne pouvait parler ni entendre parler d'autre chose ; cette application continuelle qu'il avait à JÉSUS-CHRIST faisait que du moment qu'il sortait des entretiens de piété il entraînait dans une espèce d'abstraction qui le rendait inattentif à tout ce qu'on lui disait : en sorte qu'il semble que depuis l'apôtre saint Paul jamais homme n'a pu dire plus véritablement que lui : « *Vivo ego, jam non* » *ego, vivit verò in me Christus* ¹ : ce n'est pas tant » moi qui vis, que c'est JÉSUS-CHRIST qui vit, qui » agit, et qui parle en moi. »

Le P. Guillaume Le Boux, prêtre de l'Oratoire qui, par le rare talent qu'il avait pour la prédication, est mort évêque de Périgueux ², avait coutume de dire qu'il était prêt de jurer sur les saints Évangiles, que pendant toute une année qu'il avait demeuré avec lui à Orléans, il ne lui avait jamais ouï prononcer une seule parole non seulement inutile, mais même humaine. Tous ses discours étaient de Dieu et de JÉSUS-CHRIST ; il en avait le cœur si rempli, qu'il ne pouvait parler d'autre chose.

1. Ép. aux Galates, II, 20.

2. Le 6 Août 1693. Voir *Étude historique sur Mgr. Le Boux*, par l'abbé Riboulet. Périgueux, 1875, in-8°.

Ce grand amour pour ce divin Sauveur l'animait d'un zèle dévorant pour la conversion des âmes, et lui donnait une horreur si extrême du péché, qu'il soupirait continuellement d'employer sa vie, son sang, et tous ses travaux pour la destruction de cet horrible monstre. On l'a rencontré souvent le matin dans l'église où il avait passé toute la nuit à pleurer devant le Saint-Sacrement pour des péchés publics. D'autres fois on l'a entendu pendant des heures entières se déchirer les épaules à grands coups de discipline pour le même sujet. Quand il entendait dire que Dieu était offensé en quelque manière que ce fût, on le voyait plus triste et plus abattu que ne serait un fils fort tendre et reconnaissant à qui on annoncerait la mort subite de son père ou de sa mère. Il n'avait des larmes que pour pleurer le péché; car autant il était insensible pour tous autres événements, autant il était tendre à toutes les offenses qui se commettaient contre Dieu. Il a été obligé souvent de se retirer des conversations ou des compagnies dans lesquelles il se trouvait engagé, parce que, y entendant parler de quelque scandale public, il ne pouvait gagner sur lui d'arrêter les larmes que ce récit lui tirait des yeux; il fallait pour lors qu'il s'en allât ou dans sa chambre ou devant le Saint-Sacrement pour satisfaire la tendresse de son cœur en le répandant avec amour devant Dieu.

Nous pouvons juger combien ses larmes étaient saintes, combien ses soupirs et ses gémissements étaient puissants auprès de Dieu par l'histoire suivante. Un jour, étant à la campagne en sa maison de vignes, qui était un fonds dépendant de son bénéfice, il entendit un charretier dans le grand chemin qui jurait et blasphémait comme un désespéré pour faire

sortir ses chevaux d'un borbier où ils étaient engagés. Il se mit à pleurer, à gémir et à fondre en larmes, et sortant de la maison il alla le reprendre et lui représenter avec son zèle ordinaire l'injure qu'il faisait à Dieu en blasphémant de la sorte son saint nom. Cet homme brutal lui répondit brusquement qu'il parlait bien à son aise, et qu'il prit son fouet pour faire avancer lui-même ses chevaux s'il pouvait. Ce saint prêtre lui obéit, prit son fouet et ne fit que dire : « Allez, allez », et dans le même instant les chevaux qui faisaient depuis longtemps de grands efforts pour sortir de ce mauvais pas, se mirent à marcher avec autant de facilité que s'ils avaient été déchargés du pesant fardeau qu'ils traînaient, et que s'ils avaient été dans la plus belle route du monde.

Il n'était pas moins touché des occasions et des apparences du péché que du péché même. Car quand il rencontrait dans la ville ou à la campagne des garçons et des filles danser ensemble, cette action immodeste et indigne de la gravité chrétienne, jointe au danger d'offenser Dieu, choquait tellement son esprit qu'animé d'un saint zèle il allait le crucifix à la main au milieu de la danse, et leur parlant d'une manière pathétique, il en rompait souvent le cours. Mais il est arrivé aussi d'autrefois que ces personnes n'ayant aucun respect ni pour sa piété, ni pour son caractère, se moquaient de lui, et des railleries en passaient aux injures et même aux coups, jusqu'à des soufflets et des coups de bâton, et à lui déchirer sa soutane et jeter son chapeau par terre. C'est pour lors, qu'étant de retour dans la maison on le trouvait plus joyeux et plus content qu'à l'ordinaire, ressentant en lui-même une certaine consolation intérieure de ce qu'il avait été jugé digne de souffrir quelque humiliation pour

la gloire de JÉSUS-CHRIST. Cependant il conservait cette grâce comme un précieux trésor sans en rien témoigner à personne, non pas même à ses plus chers confidants, et on ne l'a appris que de ceux qui en ont été ou les témoins ou les auteurs.

Le curé de Fay, petit village auprès d'Orléans¹, homme de foi et de probité, a déclaré que ce Père y étant venu le jour de la fête du patron de sa paroisse pour y empêcher les danses, il trouva une troupe de jeunes gens auprès de l'église qui dansaient, qu'il leur fit une longue exhortation pour les faire cesser, mais qu'au lieu d'en profiter ils se moquèrent de lui, lui dirent plusieurs injures et même le prirent par les bras avec violence pour le faire danser avec eux, mais que Dieu comme par miracle permit que, quoique le ciel fût serein, il s'éleva tout d'un coup un orage furieux avec des éclairs et des tonnerres si terribles qu'il semblait que tout dût périr, ce qui obligea ces jeunes gens de s'enfuir. Ce bon Père fut aussi contraint de s'en aller au cabaret où il se retira seul dans une chambre. Quelques-uns de ces jeunes gens y vinrent après lui et percèrent le mur qui n'était que de boue pour voir ce qu'il faisait. Ils le virent extasié, les yeux élevés au ciel, et les bras étendus en croix; ils demeurèrent longtemps à le considérer en cet état, et à la fin étant touchés de ce spectacle, ils s'en allèrent les larmes aux yeux devant le Saint-Sacrement pour demander pardon à Dieu de la faute qu'ils avaient faite.

Il a eu toute sa vie une dévotion particulière pour faire la mission aux pauvres gens de la campagne, et si la divine Providence ne l'avait attaché à la théolo-

1. Aujourd'hui Fay-aux-Loges, canton de Châteauneuf (Loiret).

gale d'Orléans, il n'aurait point choisi d'autre emploi pour y passer le reste de ses jours ; cela n'empêchait pourtant pas qu'il n'allât souvent par les villages, et quelquefois dans deux ou trois en un seul jour, pour y prêcher, confesser, catéchiser, visiter les malades. Les sujets ordinaires de ses prédications étaient de l'horreur du péché, de l'enfer, de l'éternité, de la mort et des jugements de Dieu ; et il en parlait d'une manière si forte et affective qu'il était aisé de connaître qu'il en était vivement pénétré. Dans ses catéchismes il s'appliquait particulièrement à faire connaître Dieu et JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur et ses mérites : « Hélas ! disait-il souvent, la plupart sont chrétiens sans connaître JÉSUS-CHRIST : on n'aime pas ce divin Sauveur ; on ne le remercie point des grandes et infinies obligations qu'on lui a parce qu'on n'en est pas assez instruit. Oh ! que je souhaiterais avoir mille langues, mille corps, mille vies pour les employer toutes à le faire connaître et à le faire aimer. »

Monsieur Lhuilleau, chanoine de l'église cathédrale d'Orléans et archidiacre de Beausse, a déclaré qu'un jour étant en visite il entendit sur le soir auprès d'Atenay¹, gros bourg sur la route de Paris, une voix entrecoupée de soupirs et de gémissements, et que s'étant approché pour découvrir ce que c'était, il trouva à genoux derrière un buisson le P. Lefèvre auquel ayant dit : « Hé, mon père, que faites-vous là, quelle est votre douleur ? » Ce saint homme lui répondit : « Hélas ! c'est le peu de serviteurs que JÉSUS-CHRIST a sur la terre. On le connaît si peu et on l'aime encore moins. »

1. Nous n'avons pu identifier avec des localités existantes actuellement ni Beausse ni Atenay.

Le grand zèle aveugle souvent ceux qui en sont remplis, il semble quelquefois être opposé à l'humilité, à la soumission et à la docilité d'esprit; mais le zèle du P. Lefèvre, quoique extraordinaire, n'était point de cette nature, et il ne l'empêchait point d'avoir dans le cœur et de faire paraître dans ses actions une humilité profonde, une soumission entière et une docilité d'enfant comme on en peut juger par les deux traits d'histoire que nous allons rapporter.

Lorsque le R. P. Senault¹, à qui l'éloquence chrétienne et l'Évangile de la chaire a tant d'obligations, et que le seul mérite a élevé à la charge de supérieur général de l'Oratoire, n'était encore que supérieur de la maison d'Orléans², le P. Lefèvre arrivant un samedi au soir tout en sueur de la campagne, où il avait passé tout le jour presque sans manger à prêcher et à catéchiser, le pria de lui permettre de retourner le lendemain matin faire les mêmes fonctions. Ce charitable supérieur qui avait une estime très grande pour ce saint homme lui dit de la manière du monde la plus honnête qui lui fut possible : « Mon Père, vous me demandez une chose qui « me paraît tout à fait contraire aux soins et à la charité que je vous dois : vous êtes maintenant tout en « sueur, accablé des fatigues du chemin, et des rigoureuses austérités que vous exercez sur vous continuellement comme il est aisé d'en juger par la « haine que vous portez encore à présent, laquelle « paraît sans que vous vous en aperceviez par l'ouverture de votre soutane. Sans m'opposer à votre « pieux et louable dessein, je vous prie instamment

1. Voir sa Vie, au tome II.

2. En 1644.

« d'aller trouver le frère linge, de prendre du linge
« blanc, d'aller ensuite au réfectoire manger et vous
« rafraîchir, et après cela vous coucher. » Ce bien-
heureux Père qui n'était occupé que des sujets qu'il
avait médité de prêcher le lendemain, et qui brûlait
de zèle de retourner continuer les fonctions saintes
qu'il avait exercées tout le jour avec un plaisir incon-
cevable, obéit aveuglément à la parole de son supé-
rieur sans répliquer un seul mot, exécute tout ce qu'il
lui avait prescrit avec autant d'exactitude que s'il
avait été l'homme du monde le plus attaché à ses
commodités, et sans rien témoigner de la violence qu'il
se faisait demeure tout le lendemain en repos sans
sortir de la maison.

Une bande de bateleurs avait dressé un théâtre dans
une place publique d'Orléans où ils jouaient et re-
présentaient des farces ridicules, et même les jours
de fêtes pendant les vêpres et les autres offices de
l'Eglise, en sorte que tout le peuple y accourait et
que les églises étaient désertes. Notre saint prêtre
s'en plaignit plusieurs fois publiquement et en parti-
culier et aux magistrats qui se contentaient de louer
son zèle, mais qui ne remédiaient en aucune manière
à ce désordre. Ne sachant plus à qui avoir recours,
poussé d'un zèle extraordinaire qu'on n'excuserait pas
aisément d'indiscrétion dans un autre d'une piété et
d'une réputation moins autorisée qu'était la sienne
dans toute la ville, il sort un jour de fête des vêpres,
s'en va revêtu de ses habits de chanoine et de théolo-
gal dans la place publique, fend la presse, monte sur
le théâtre où étaient les bateleurs, renverse la décora-
tion du théâtre, brise les violons, et le crucifix à la
main fait une sanglante mais sainte invective au peu-
ple qui quittait le service de Dieu pour venir en-

tendre des extravagances indignes de la sainteté du christianisme. Cette action hardie fut louée de plusieurs, mais il y en eut aussi qui la condamnèrent comme une imprudence et une indiscretion très grande, entre autres les chanoines de la cathédrale, lesquels croyant qu'en s'exposant témérairement aux insultes qu'on aurait pu lui faire en cette occasion, il n'avait pas conservé avec assez de soin l'honneur et le respect qu'on devait à tous ceux de leur corps, lui en firent une forte correction en plein chapitre. Il les écouta avec attention, humilité et soumission, et après qu'on lui eut dit tout ce qu'on voulut, il ne répondit autre chose sinon ces paroles de saint Paul : *Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo*¹.

Une autre fois, M. le comte de Saint-Paul², de la maison de Longueville, gouverneur d'Orléans, ayant permis à une autre troupe de bateleurs de dresser leur théâtre devant son hôtel, ce saint homme n'eut aucun égard à la qualité de ce prince ni à la permission qu'il avait donnée, il prit une cognée et brisa le théâtre le mieux qu'il put. Ce prince informé de cette action, s'en plaignit à M. de Nets³, pour lors évêque d'Orléans, menaçant de le faire maltraiter par ses gens. Mgr l'évêque lui répondit que son Altesse ne pouvait lui faire plus de déplaisir, que c'était un saint prêtre plein de zèle pour le salut des âmes, très charitable envers les pauvres, qui menait une vie très austère et qui était généralement estimé et honoré de tous ceux qui le connaissaient. « Puisque cela est ainsi, » dit ce prince, il faut donc le laisser en repos, car

1. 1^{re} aux Corinth., IV, 10.

2. François d'Orléans, fils de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon Saint-Pol.

3. Nicolas de Nets, évêque d'Orléans, de 1631 à 1646.

« j'ai toujours ouï dire à mon père, qu'il ne fallait
« jamais choquer les saints de la terre, de peur qu'ils
« ne s'en souvinssent contre nous dans le ciel. »

Le P. Lefèvre avait une vénération singulière pour toutes les fonctions du sacerdoce, et il prenait un plaisir extrême à balayer l'église, orner les autels, préparer les ornements de la sacristie, laver les corporaux et purificateurs et surtout à servir la sainte Messe, même les dernières années de sa vie, et s'il n'avait été engagé à des occupations indispensables il n'aurait point eu d'autre emploi toute la matinée que celui-là. D'abord qu'il pouvait être libre, il quittait tout et il courait à la sacristie pour avoir ce bonheur. Son grand désir aurait été, s'il avait pu, d'en servir tous les jours une avant que de la dire et une autre après l'avoir dite. Il ne pouvait souffrir les irrévérences et les immodesties qui se commettent ordinairement dans les églises; quand il en remarquait, il en avait le cœur percé de douleur. « C'est se moquer
« de Dieu, disait-il, de venir commettre de nouveaux
« péchés au lieu où l'on doit pleurer et expier les
« anciens; est-ce avoir la foi que de ne pas trembler
« de frayeur et de respect lorsqu'on entre dans nos
« églises ? » A l'exemple de JÉSUS-CHRIST son souverain maître, son zèle l'a emporté souvent à reprendre hardiment et sans aucun respect humain ceux qui les commettaient, de quelque qualité et condition qu'ils fussent.

Gaston de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIII, étant un jour dans l'église des PP. de l'Oratoire d'Orléans et causant avec quelques-uns de ses courtisans, ce saint homme s'approcha de lui, et lui montrant l'autel lui dit: « Monseigneur, voilà
« votre maître. » Ce grand prince dans le même moment

se tut, se mit à genoux et continua pendant tout le reste de la Messe à prier Dieu.

C'est en cela que le P. Lefèvre faisait paraître qu'il avait véritablement l'esprit ecclésiastique. En toutes occasions il agissait et il parlait comme un véritable ministre de JÉSUS-CHRIST, qui n'avait dans l'esprit que les intérêts de la gloire de son maître. Quand il voyait quelques chanoines immodestes pendant l'office, il les reprenait hardiment et il leur faisait de fortes corrections. Il ne les épargnait pas davantage lorsqu'il savait qu'ils ne menaient pas une vie conforme à leur dignité. Personne n'osait s'exposer à éprouver les effets de son zèle. Lorsqu'il arrivait sur le Mail qui est une promenade publique, où il ne manquait jamais de se rendre aux heures qu'il y avait une plus grande affluence de monde pour s'opposer aux désordres qui s'y commettaient, chacun s'enfuyait et dans un moment toute la place était vide. Lorsqu'il entrait dans les églises, tous ceux qui étaient assis ou debout se mettaient d'abord à genoux et priaient Dieu.

Mais il exerçait son zèle avec beaucoup plus de rigueur contre lui que contre les autres. L'on ne peut penser aux austérités qu'il pratiquait sur son corps sans frémir. Il se passait peu de jours qu'il ne prît la discipline jusqu'au sang. Outre cela il portait ordinairement la haire ou le cilice avec une ceinture de fer qui lui entraînait quelquefois dans la chair à force de la serrer. Il jeûnait presque tous les jours, ne faisant les soirs qu'une très légère collation, ne mangeant presque pas le matin, et à diner la moitié de ce qui était nécessaire pour la subsistance. Il passait la plupart des nuits à pleurer et à gémir en prières devant le Saint-Sacrement. Il couchait sur une pail-

lasse posée sur trois ais et deux tréteaux sans tour de lit et sans aucun rideau. Il n'y voulait rien souffrir qui approchât tant soit peu de la propreté et des commodités que se donnent les personnes délicates.

Quand il était seul, il faisait ordinairement sa préparation à l'oraison, la face prosternée contre terre, par hommage à JÉSUS-CHRIST priant au jardin des Olives. Jamais l'occasion ne s'est présentée de pratiquer l'humiliation en plein réfectoire qu'il ne l'ait embrassée avec joie. Il s'humiliait d'une manière si sainte et édifiante qu'il était aisé de connaître qu'il parlait avec sincérité. L'on ne pouvait entendre les termes dont il se servait pour se couvrir, s'il avait pu, de honte et de confusion, sans en être touché jusqu'à verser des larmes.

Quand à la fin du repas il entendait dans la lecture du martyrologe les cruels tourments que les saints martyrs, ces généreux défenseurs de la foi de JÉSUS-CHRIST, avaient soufferts, il entraînait dans un saint transport de zèle et d'amour de souffrir et même de mourir à leur imitation pour JÉSUS-CHRIST, et ensuite se frappant la poitrine, il disait en lui-même : « O mon Dieu, je ne mérite pas cet honneur, je m'en suis rendu indigne par mes péchés. »

Mais le grand et souverain objet de sa piété a été la passion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il n'y pouvait penser sans être ravi dans des espèces d'extases. La nuit du Jeudi-Saint il demeurait d'ordinaire trois heures la face prosternée contre terre pour adorer JÉSUS-CHRIST dans sa prière au jardin. Il passait toute cette nuit devant le Saint-Sacrement, méditant toutes les différentes circonstances de la passion dans les temps et les heures qu'elles étaient arrivées, mais

toujours fondant en larmes et poussant mille et mille soupirs.

Ce grand amour de Dieu lui donnait une si tendre compassion pour les pauvres qu'il se privait de tout ce qu'il pouvait pour avoir de quoi les assister, jusqu'à se refuser les choses les plus nécessaires. Il ne se contentait pas de leur donner tous les revenus de son bénéfice, il se dépouillait encore le plus souvent de ses propres habits pour les revêtir. Il n'y avait ordinairement que le feu de l'amour de Dieu qui l'échauffait pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, car outre qu'il se chauffait très rarement, il était encore presque tout nu par dessous sa soutane, donnant ses habits aux pauvres qu'il rencontrait, à mesure qu'on lui en faisait faire de neufs, et demeurant de la sorte sans témoigner qu'il en eût besoin, jusqu'à ce que quelqu'un de la communauté s'en apercevant, on avait soin de lui en faire d'autres.

Tant de vertus lui avaient acquis une si grande réputation de sainteté que souvent on s'adressait à lui pour obtenir des grâces particulières du Ciel. Comme il avait rendu par ses prières la santé à quelques enfants qui étaient en chartre, le bruit se répandit dans le pays qu'il avait un don singulier pour cela. On lui en amena de tous côtés, et s'en étant aperçu, il s'en affligea beaucoup et chercha tous les moyens possibles pour s'humilier. Mais Dieu qui se plaît à glorifier ses serviteurs, autant qu'ils ont de soin de s'humilier, lui donna cette grâce avec plus de succès, de sorte que quoiqu'il se fâchât contre ceux qui les lui présentaient en leur disant : « Je ne suis pas ce que vous croyez, « je suis un misérable pécheur, un hypocrite, un ingrât, un traître et un perfide. » Cependant comme il était bon, simple et charitable, il ne pouvait s'em-

pêcher de leur donner sa bénédiction et en même temps la plupart se trouvaient guéris; cette dévotion dure encore à présent à son tombeau.

M. de Bresson, seigneur de Machault, a déclaré qu'étant encore fort jeune, il était tombé dans une langueur qui le mina peu à peu et le rendit à la fin éthique; que sa mère, après avoir employé inutilement tous les remèdes de la médecine, eut recours aux prières du P. Lefèvre et l'engagea de le venir voir, qu'il se mit à genoux aux pieds de son lit et y demeura quelque temps en prière, qu'il se leva ensuite et qu'il dit à sa mère que son enfant recouvrerait la santé. Mais afin qu'on ne pût pas lui attribuer cette guérison, il lui recommanda que lorsqu'il serait guéri, elle lui fit faire des neuvaines en certaines églises qu'il lui nomma: que, dès ce moment, il se trouva mieux et qu'insensiblement il recouvra une parfaite santé. Dans le procès-verbal qu'on dressa après la mort du P. Lefèvre des miracles qui s'étaient faits à son tombeau, il y eut une personne qui déposa avec serment qu'étant tombée du pont dans la rivière, elle s'était trouvée en très grand danger d'être noyée, mais qu'ayant invoqué le secours du P. Lefèvre, elle avait été incontinent hors de péril et qu'elle croyait lui devoir la vie.

Enfin ce saint homme est mort comme il a vécu. Sa dernière maladie fut une école de toutes les vertus. Quelque violentes que fussent ses douleurs, il ne fut occupé que des mystères de la passion et de la mort de JÉSUS-CHRIST. Ce fut dans ce temps plus que jamais qu'il parla de l'abondance de son cœur. Comme il était tout pénétré d'amour pour JÉSUS-CHRIST, toutes les paroles qu'il prononça furent autant d'élans et de soupirs d'amour qu'il poussa vers ce divin Sauveur;

cela parut surtout après qu'il eut reçu le saint viatique, car pour lors il répéta plusieurs fois la prière *Anima Christi*¹ avec tant de ferveur, de piété et de zèle, que l'on vit sensiblement qu'il y trouvait un goût et une consolation particulière. A chaque mot il s'arrêtait un temps considérable pour en méditer le sens et pour le prononcer encore plus de cœur que de bouche. Il mourut à Orléans le 6 avril 1658.

1. La prière vulgairement appelée de saint Ignace.

XXXV.— Le Père Michel Le Fèvre

Entré en 1616, mort en 1658.

Ce Père, né à Beauvais (1), était docteur de la Société de Sorbonne (2). Il y fut reçu en 1614, fut prieur de cette maison l'année suivante, et, en 1616, au mois de novembre (3), entra dans l'Oratoire en la maison d'Orléans, où il fut attaché jusqu'à la mort par les fonctions de chanoine théologal de Sainte-Croix d'Orléans (4), y ayant été canoniquement nommé par l'évêque, Gabriel de l'Aubespine, un des plus savants prélats de son temps.

C'est grand dommage qu'on n'ait pas recueilli avec plus de soin les actions édifiantes de ce saint prêtre, ce serait sans contredit un des plus précieux morceaux de notre histoire. On en jugera par ce peu de traits qu'une tradition fidèle en a fait passer jusqu'à nous.

Le caractère propre de sa piété fut un amour tendre pour JÉSUS-CHRIST, qu'il avait puisé à l'école de notre Très Honoré Père. Ce divin Sauveur était tellement imprimé dans son esprit et dans son cœur qu'il l'avait présent en tous lieux. Il ne voyait que lui dans tous les objets qui se présentaient à ses yeux. Tout ce qui n'était pas marqué à ce coin lui devenait insipide. Il ne pouvait ni parler, ni entendre parler d'autre chose, et cette application continuelle qu'il avait à se pénétrer de lui, faisait que, dès qu'on le

(1) Ancien catalogue.

(2) Reg. de Sorbonne.

(3) Ancien catalogue.

(4) CHEVILLARD, *Épitaphe en vers*.

(5) CLOYSEAUT, [T. I, p. 155].

tirait des entretiens de piété, il tombait dans une abstraction d'esprit qui le rendait comme malgré lui, inattentif à tout ce qu'on lui disait.

Le P. Guillaume Le Boux, qui de prêtre de l'Oratoire est mort évêque de Périgueux, avait coutume de dire qu'il était prêt à jurer sur les Evangiles, que pendant un an qu'il avait demeuré à Orléans avec le Père Le Fèvre, il ne lui avait jamais ouï prononcer une seule parole, non seulement inutile, mais même humaine, et qui ne fût pas selon Dieu, tant ses discours se sentaient de l'abondance de son cœur plein de JÉSUS-CHRIST.

Le grand amour qu'il avait pour lui, le dévorait d'un zèle ardent pour la conversion des âmes. On l'a trouvé souvent dans l'église à pleurer devant le Saint-Sacrement pour des péchés publics. Quand il entendait dire que Dieu était offensé en quelque manière que ce fût, on le voyait plus triste et plus abattu que ne le serait un fils tendre et reconnaissant à qui on annoncerait tout à coup la mort de son père. Il n'avait des larmes que pour pleurer le péché ; insensible à tous les autres événements de la vie, il a été souvent obligé de se retirer des compagnies où il se trouvait, parce que, y entendant parler de quelque scandale public, il ne pouvait arrêter celles qui lui coulaient aussitôt des yeux, et qu'il fallait qu'il allât chercher quelque coin pour donner un libre cours à ses pleurs.

Etant un jour à sa maison des Champs, qui était sur le grand chemin, il entendit un charretier qui jurait et blasphémait en désespéré pour faire sortir ses chevaux d'un bournier où ils étaient engagés. Il se mit aussitôt à prier Dieu pour ce misérable, versant quantité de larmes, puis fut le rejoindre sur le chemin, lui reprochant doucement l'outrage qu'il faisait à Dieu de blasphémer ainsi son saint nom. Cet homme lui répondit brusquement qu'il parlait bien à son aise, et qu'il prit son fouet, s'il voulait, pour voir s'il pourrait faire avancer ses chevaux. Aussitôt notre saint prêtre lui obéit, prit son fouet, ne fit que dire :

Allez, allez, et, dans le même instant, les chevaux se mirent à marcher avec autant de facilité que s'ils avaient été déchargés de leur pesante voiture, ou qu'ils se fussent trouvés dans la plus belle route du monde.

Il n'était pas moins touché des apparences et des occasions du péché que du péché même. Ainsi, quand il rencontra dans la ville et à la campagne des garçons et des filles danser ensemble, il allait, le crucifix à la main, au milieu de leurs assemblées, et leur parlait d'un air pathétique, tâchait d'en rompre le cours, à quoi il réussissait souvent; et si, comme il arrivait quelquefois, il se trouvait avoir affaire à des gens brutaux, qui, sans respect pour sa personne et son caractère, le chargeaient d'injures et même de coups, il s'en retournait à la maison avec un air plus serein et plus joyeux qu'à son ordinaire, s'estimant heureux d'avoir essuyé quelque opprobre pour la gloire de JÉSUS-CHRIST.

Il avait aussi un grand zèle pour arrêter les superstitions et autres excès, qui se commettaient dans les villages aux fêtes des patrons, se regardant, en qualité de théologal, obligé de s'opposer, autant qu'il était en lui, à tous les abus du diocèse.

Nous avons son éloge, en assez mauvais vers, composé par un bourgeois d'Orléans, et imprimé presque aussitôt après la mort du P. Le Fèvre, dont, par cette raison, je ne craindrai point de transcrire ici quelques endroits, comme autant de preuves de l'opinion universelle qu'on avait de la religion de ce saint prêtre (1). Notre poète dit donc :

Il eut bien désiré d'être toujours soumis,
Mais le soin d'enseigner lui fut bientôt commis.
Il se vit honoré de la théologale
Par l'illustre prélat de cette cathédrale.....

(1) *Épithaphe du Révérend Père en Dieu Messire Michel Le Fèvre, docteur et compagnon de Sorbonne, théologal et chanoine de l'église d'Orléans, prêtre de l'Oratoire de Jésus, pour être gravé dans le cœur du peuple d'Orléans.....* par CHEVILLARD. A Orléans, chez Gilles Hottot, 1659, près de 200 vers.

Il foudroyait en chaire, il tonnait dans l'école ;
Il était plus puissant en œuvres qu'en parole.
Son zèle impatient pour la gloire de Dieu
L'obligeait d'en parler en tout temps, en tout lieu...,
Son nom, sa majesté, son esprit, son ardeur
Même aux plus effrontés donnaient de la pudeur.
On voyait les méchants esquiver sa présence.
Trembler étant surpris, pallier leur offense.....

Et encore un peu après :

Après l'honneur de Dieu, ses plus nobles desseins
Tendaient à rétablir celui qu'on doit aux saints.
Souvent pour cet effet il courait la campagne,
La seule charité lui servant de compagne,
Où trouvant de l'abus aux fêtes des chrétiens,
De vieux restes mêlés de celles des payens.....
Lors, comme JÉSUS-CHRIST, dévoré d'un saint zèle,
Il rompait, il brisait, jetait tout pêle-mêle,
Attirant par l'effort d'une telle action
Les superstitieux à la dévotion.....
Hélas ! combien de fois pour récompense
A-t-il été payé d'outrage et d'insolence ;
Combien d'indignités, de brocards et d'affronts
Parmi ces embarras lui ont couvert le front ?

Le curé de Fay, village près d'Orléans, a déclaré (1) que le Père Le Fèvre, s'y étant transporté un jour à la fête de la paroisse, il fut insulté et baffoué par une troupe de jeunes gens, qui bien loin de cesser leurs danses, selon qu'il les en conjurait tendrement, le voulurent faire danser avec eux ; mais qu'étant tout à coup, quoique le ciel fut serein, survenu un furieux orage qui les obligea tous à chercher un abri, quelques-uns de ces jeunes gens qui se réfugièrent au cabaret après le P. Le Fèvre, eurent la curiosité de savoir ce qu'il faisait dans la chambre où il s'était retiré ; pour cela percèrent le mur qui n'était que de boue, et furent si étonnés de le voir les genoux en terre, les yeux

(1) CLOYSEULT, *op. cit.*

Fay = Fay aux Loges Canton de Châteauneuf (Loiret)

élevés au ciel, les bras étendus en croix, le visage comme extasié et avec un air de prédestiné, que saisis de com-
punction à la vue d'un tel spectacle, ils coururent sur-le-
champ à l'église, la larme aux yeux, demander pardon de
leur faute et la confesser hautement.

M. Lhuilleau, chanoine de Sainte-Croix d'Orléans et
archidiacre de Beauce, a aussi déclaré, qu'étant en visite,
il entendit un soir auprès d'Arthenay, sur la route de Paris,
une voix entrecoupée de soupirs et de gémissements, et
que s'étant approché pour découvrir ce que c'était, il
trouva à genoux, derrière un buisson, le P. Le Fèvre,
auquel ayant dit : *Eh ! mon Père, que faites-vous là ? et
quelle est la cause de votre douleur ?* Le saint homme lui
répondit : *Hélas, c'est le peu de serviteurs que JÉSUS-CHRIST
a sur la terre ; de ce qu'on le connaît si peu, et qu'il est encore
moins aimé.*

Aussi son grand désir eût été, si la Providence ne l'avait
pas attaché à une église particulière, de passer sa vie à
aller de village en village annoncer JÉSUS-CHRIST aux
pauvres de la campagne. Il le faisait, autant qu'il en avait
la liberté, et parcourait en un seul jour jusqu'à deux ou
trois paroisses voisines, prêchant, confessant, catéchisant,
visitant les malades, selon que Dieu lui en fournissait
l'occasion.

Ce grand zèle fut mis une fois à une épreuve, qui fit bien
voir qu'il était réglé par l'obéissance et accompagné par
l'humilité. Un samedi, au soir, revenant tout en sueur de
la campagne, où il avait passé tout le jour presque sans
manger, à prêcher et à confesser, il demanda au P. Senault,
alors supérieur de la maison d'Orléans, la permission de
retourner le lendemain faire les mêmes fonctions. Le P.
Senault, qui était plein d'estime pour lui et de désir de ména-
ger une santé si précieuse, lui dit de la manière la plus hon-
nête qui lui fut possible : *Mon Père, vous me demandez une
chose qui me paraît tout à fait contraire au soin et à la cha-*

rité que je dois avoir de votre personne. Croyez-moi, vous êtes tout en sueur, accablé des fatigues du chemin que vous avez fait, et des austérités que vous exercez sur vous, comme il est aisé de juger par la haire que vous avez actuellement sur le corps, car elle paraît sans que vous vous en aperceviez par l'ouverture de votre soulane. Je vous prie instamment de commencer par changer de linge, aller ensuite au réfectoire, puis vous coucher et vous tenir demain en repos. Cet homme, qui brûlait d'ardeur de retourner le lendemain continuer l'œuvre de Dieu et exercer son zèle, obéit aveuglement à la parole de son supérieur, sans répliquer un seul mot, et fit avec une simplicité d'enfant le sacrifice entier de sa volonté.

Une bande de bateleurs avait dressé un théâtre dans une place d'Orléans, où ils jouaient des farces fort indécentes et même les jours de fête et pendant le temps des offices. Notre saint prêtre s'en plaignit plusieurs fois publiquement dans ses instructions et en particulier auprès des magistrats, qui se contentèrent de louer son zèle sans remédier au désordre. Ne sachant à qui avoir recours, et poussé d'un mouvement extraordinaire, qu'on n'excuserait pas aisément d'indiscrétion dans un autre d'une piété et d'une réputation moins autorisée qu'était la sienne dans toute la ville, il sort des vêpres un jour de fête, s'en va tout revêtu de ses habits de chanoine au milieu de la place, fend la presse, monte sur le théâtre qu'avaient dressé ces bateleurs, renverse la décoration, brise leurs violons, et le crucifix à la main fait une sanglante, mais sainte invective au peuple, de ce qu'il quittait le service divin pour venir ouïr des extravagances. Cette action hardie fut louée de quelques-uns et blâmée du plus grand nombre, surtout de ses confrères les chanoines de la cathédrale, lesquels croyant qu'en s'exposant aussi témérairement aux insultes qu'on aurait pu lui faire en cette occasion, il avait mis en compromis l'honneur du corps, lui en firent une forte correction en plein chapitre. Il les écouta avec attention, dou-

ceur et humilité, et qu'on lui eût dit tout ce qu'on voulut, il ne leur répondit que par ces mots de saint Paul : *Nos stulti propter Christum ; vos autem prudentes in Christo.*

Une autre fois, le comte de Saint-Paul, de la maison de Longueville, et gouverneur d'Orléans, ayant permis à une autre troupe de bateleurs de dresser leur théâtre devant son hôtel, le P. Le Fèvre, sans égard à la qualité de ce prince, ni à la permission qu'il avait donnée, prit une cognée, et brisa une partie des appuis du théâtre le mieux qu'il pût. Le prince, informé de cette hardiesse, s'en plaignit à Monseigneur Denetz, alors évêque d'Orléans, menaçant de faire maltraiter par ses gens le P. Le Fèvre. Le prélat lui dit que, du caractère dont était ce Père, son Altesse ne lui pourrait guère faire plus de plaisir que de lui faire recevoir quelque affront pour l'amour de Dieu ; que c'était un saint, plein de zèle pour le salut des âmes, très charitable envers les pauvres, dur et austère envers lui, généralement estimé par son éminente piété dans toute la ville, et qui n'aimait que les occasions d'être humilié. *Oh ! puisqu'il en est ainsi,* dit le prince, *il faut le laisser en repos, car j'ai toujours ouï dire à mon père qu'il ne fallait jamais choquer les saints de la terre, de peur qu'ils n'en eussent du ressentiment contre nous, lorsqu'ils seraient dans le ciel.*

Notre saint prêtre avait encore une extrême vénération pour tout ce qui avait rapport au culte de Dieu et des saints autels ; ainsi balayer l'église, servir la sainte messe étaient des fonctions qu'il ambitionnait, qu'il faisait souvent, et qu'on voyait bien par le plaisir qu'il avait à les exercer, qu'il eut fait toujours avec joie, si son devoir de chanoine le lui avait permis.

Par une suite naturelle de ce respect, il ne pouvait souffrir les irrévérences et les immodesties, qui se commettent dans les églises. Quand il en remarquait quelque une, il séchait véritablement de douleur, et c'était pour lui véritable supplice. *Est-ce avoir la foi,* disait-il souvent, *que de ns pas trembler, que de n'être pas saisi du respect le plus reli-*

gieux, lorsqu'on est devant son juge et son Dieu ? A l'exemple de JÉSUS-CHRIST, son zèle le saisait dans ces occasions, et le portait à reprendre sans respect humain tous ceux qu'il trouvait en faute, et comme dit encore notre poète :

Il s'estimait partout le plus petit du monde ;
Toujours des sentiments d'humilité profonde,
Mais, lorsqu'il s'agissait du temple et des autels,
Il n'aurait épargné le plus grand des mortels...
Bref, ce qui peut servir aux lâches cœurs d'amorce
N'eut jamais sur le sien de pouvoir ni de force.
Il parlait hautement au prince, au magistrat.

Un jour que Gaston de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIII, était dans notre église, et causait avec quelques-uns de ses courtisans, le P. Le Fèvre s'approcha doucement de lui, et lui montrant l'autel, lui dit : *Monseigneur, voilà votre maître.* Aussitôt le prince se tut, se mit à genoux, et continua pendant le reste de la messe à prier Dieu.

Quand il voyait quelques chanoines immodestes pendant l'office, il les en reprenait hardiment. Personne n'osait s'exposer à éprouver les effets de son zèle, et, dans quelque église qu'il entrât, sa seule présence était un avertissement à tout le monde, à cesser de rire ou de causer, à se mettre en une posture respectueuse et dans les termes de son devoir.

Mais il exerçait son zèle avec bien plus de rigueur sur lui-même que contre les autres. Il portait ordinairement sur son corps la haire ou le cilice, avec une ceinture de fer qui, à force de la serrer, lui entraînait quelquefois jusque dans la chair. Il jeûnait presque tous les jours, ne faisant le soir qu'une légère collation, et ne mangeait le matin à son diner que la moitié de ce qui était nécessaire à sa subsistance. Il passait la plupart des nuits en prières, à gémir devant le Saint-Sacrement. Il couchait sur une simple paille, posée sur trois ais et deux tréteaux, sans tour de lit, ni rideaux. Le reste des meubles de sa chambre répondait à la pauvreté de sa couche.

Le grand objet de sa piété était la Passion de Notre-Seigneur. Il n'y pouvait penser sans être ravi dans une espèce d'extase. La nuit du jeudi saint, il demeurait d'ordinaire trois heures, la face prosternée contre terre, pour adorer JÉSUS-CHRIST dans sa prière au jardin. Il se tenait longtemps dans la même posture en faisant sa préparation à la sainte messe, lorsqu'il ne pouvait être aperçu de personne. Quand, à la fin du repas, il entendait dans la lecture du martyrologe les cruels tourments que les martyrs avaient soufferts, il entrait dans un saint transport d'amour et de jalousie d'avoir part au même bonheur ; puis, se frappant la poitrine, il disait en lui-même : *O mon Dieu ! je ne le mérite pas, m'en étant rendu indigne par mes péchés.*

De ce grand amour pour Dieu naissait une si tendre compassion pour les misérables, qu'il se privait, pour l'amour de Dieu, de tout ce qu'il pouvait se refuser. Peu content de leur distribuer jusqu'au dernier sol tous les revenus de son bénéfice, il se dépouillait quelquefois de ses propres habits pour les revêtir, touché qu'il était de leur voir endurer la rigueur du froid et sans s'inquiéter de s'y exposer lui-même.

Tant de vertus lui avaient acquis une si haute réputation de sainteté, qu'on s'adressait souvent à lui pour obtenir du ciel, par ses prières, quelques grâces particulières, et comme le bruit se répandit dans Orléans que quelques enfants en chartre, pour qui on l'avait engagé de prier, avaient recouvré la santé, on crut bientôt dans tout le pays qu'il avait reçu un don particulier de Dieu pour cela, et on lui en amena de divers endroits. Le saint homme s'en affligea ; il se fâcha contre ceux qui lui présentaient ces enfants, leur disant : *Je ne suis pas ce que vous pensez, je suis un misérable pécheur.* Cependant, comme il était bon, simple et charitable, il ne pouvait se défendre de leurs instances, ni de leur donner sa bénédiction qu'ils lui demandaient ; après quoi la plupart se trouvaient guéris, et cette dévotion dure encore à présent à son tombeau.

M. de Bresson, seigneur de Machault, a déclaré qu'étant

encore fort jeune, il était tombé dans une si grande langueur, qu'il en était devenu tout à fait éthique, que sa mère, après avoir inutilement essayé sur lui tous les secours de la médecine, pria le Père Le Fèvre de le venir voir ; que ce Père vint, se tint quelque temps en prières au pied de son lit, qu'il se leva ensuite et assura la mère que son fils recouvrerait la santé. Mais afin qu'on ne la pût attribuer à l'effet de ses prières, il lui recommanda de faire quelques neuvaines qu'il lui marqua, et, dès ce moment, le malade s'était mieux trouvé jusqu'à un entier rétablissement qui suivit bientôt.

Dans le procès-verbal, qu'on dressa après sa mort, des miracles qu'on prétendit qui s'étaient faits à son tombeau, il y eut une personne qui déposa avec serment qu'étant tombée du pont d'Orléans dans la Loire, elle s'était trouvée en grand danger d'être noyée, mais qu'ayant invoqué le secours du P. Le Fèvre, elle avait été incontinent hors de tout péril et qu'elle croyait lui devoir la vie.

Il fallait qu'il s'opérât encore des guérisons miraculeuses à son tombeau, plusieurs années après sa mort, puisque je vois que notre Assemblée générale (1), tenue à Lyon en 1666, ordonne de les recueillir et d'en faire faire la vérification juridique. Mais on pourrait bien l'avoir négligé, n'ayant trouvé aucuns vestiges de ce soin là.

Il conserva, jusqu'au dernier soupir, une estime et un attachement inviolable pour M. Arnauld. J'en trouve un monument précieux dans une lettre d'un chartreux (2), procureur de la maison d'Orléans, écrite de la part du Père Le Fèvre à ce fameux docteur. Elle est du 11 février 1657 (3), une année avant la mort de ce saint prêtre. Ce chartreux y dit que, l'ayant su à l'extrémité, il avait couru aussitôt à

(1) *Actes de la 12^e assemblée, session 10^e.*

(2) HERMANT, *Histoire mss. du jansénisme*, 2. part. p. 190.

(3) Selon les lettres imprimées chez M. Arnauld où se trouve la réponse à ce chartreux (T. 8, p. 43) il faut qu'il y ait erreur de date dans M. Hermant; car la réponse de M. Arnauld étant du 23 février 1658, il est à croire que la lettre du chartreux du 11 février est de la même année.

l'Oratoire pour lui rendre les derniers devoirs, et qu'il avait heureusement trouvé deux de nos Pères, qui l'avaient assuré que depuis que le malade avait reçu l'extrême-onction, son mal avait beaucoup diminué, puis il ajoute : Ces deux Pères m'ont conduit dans la chambre de cet homme de Dieu, que je trouvai dans le transport d'une dévotion admirable, et qui cependant lui est ordinaire. Après qu'il m'eût dit quelques paroles de très grande édification, il ajouta : me voyant à l'extrémité et croyant aller paraître devant Dieu, j'avais prié notre révérend Père Supérieur de vous aller voir pour vous dire que, sachant que vous êtes ami de M. Arnauld, je meurs son très humble serviteur, que je me recommande à ses prières et saints sacrifices, que je prierai Dieu pour lui, que je l'honore et l'estime de tout mon cœur parce qu'il a bien travaillé pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Église, et que j'ai grand regret de le voir noircir du nom d'hérétique, parce que cela est cause que ses écrits ne font pas le fruit qu'ils devaient faire, le peuple n'étant pas bien informé de toutes choses. C'est pourquoi, écrivez-lui qu'il travaille au plus tôt à faire quelque ouvrage très fort contre les hérétiques, et qu'il le dédie au saint Père, afin de lui donner des preuves et des assurances de sa foi, de sa soumission et de son respect pour le Saint-Siège.

Je n'ose rien ajouter de moi-même, continue notre chartreux, aux paroles de ce saint homme. Je vous représenterai seulement, Monsieur, que je crois que le Saint-Esprit parle par sa bouche, puisque très assurément il repose en son cœur. Toutes les actions de sa vie l'ont fait assez connaître, puisqu'il a l'approbation universelle, non seulement des gens de bien, mais encore des libertins. Tout Orléans est témoin de son zèle, où il a servi avec tant de fruit depuis un si long temps, ayant plus de soixante-seize ans. La Sorbonne pourrait en dire beaucoup de choses admirables, puisque, dans le fort de son zèle, il y a donné des marques de sa piété, de son grand mérite, de sa science et de sa vertu. étant docteur de cette célèbre maison. Mais l'Oratoire, qui a eu longtemps

l'honneur de posséder un si précieux trésor, nous fera voir sans doute sa vie toute sainte. C'est pourquoi je finis en vous suppliant de croire que je m'acquitte avec joie de ma commission, m'estimant heureux d'avoir un aussi glorieux emploi que celui d'être porteur de la parole d'un saint. Il signe : Frère Estienne GERMANIS.

M. Arnould, du lieu de sa retraite, où il était caché depuis sa censure de Sorbonne, lui fit réponse le 23 février.

Il commence, à son ordinaire, par un beau mais grand lieu commun sur la vive consolation que sent un homme persécuté lorsqu'à travers d'un grand décri suscité par des personnes puissantes, il trouve des gens de bien qui ne se laissent point entraîner aux préventions populaires, et qui, sans autre intérêt que ceux de la vérité et de la justice, opposent leur jugement aux invectives publiques. Puis il dit : *C'est la pensée, où je me suis trouvé, en recevant des témoignages si avantageux et aussi pleins de charité que le sont ceux que M. le théologal d'Orléans vous a prié de me rendre de sa part, lorsqu'il se croyait sur le point d'aller à Dieu ; et je vous avoue que cette approbation, que JÉSUS-CHRIST a inspirée à son serviteur de donner à ma foi et à ma conduite, dans un temps où rien de la terre ne le pouvait toucher, m'a donné une sensible consolation, et que j'ai beaucoup béni Dieu, qui a voulu que je l'ai reçue, lorsque une indisposition assez fâcheuse m'empêchant de travailler, me donnait plus de loisir de penser à moi et de me recueillir en Notre Seigneur. J'ai reçu aussi avec respect le conseil, qu'il me donne, d'écrire contre les hérétiques. Mais, comme c'est à Dieu à me donner assez de lumière pour un ouvrage si important, c'est à lui aussi à m'en faire naître les occasions. Et il semble que ce temps-ci n'est guère propre pour cela ; car quelle autorité pourrais-je avoir pour ramener à l'Eglise ceux qui s'en sont séparés, lorsqu'on souffre que nos propres frères me traitent comme si moi-même je n'en étais plus. J'ai reconnu aussi par expérience que cela servirait peu pour tromper ceux que la médiansance a prévenus contre moi...*

J'ai beaucoup de joie de ce que Dieu a retiré M. le théologal de l'extrémité où il était. C'est un témoignage de l'amour de Notre-Seigneur envers son Eglise, lorsqu'il y conserve les gens de bien, comme c'est souvent une marque de sa colère lorsqu'il les retire à lui. Je ne sais s'il serait en état de se faire lire quelques-unes des Apologétiques, que vous avez. Je serais bien aise d'en avoir son jugement. J'ai trouvé aussi, parmi mes papiers, la copie d'une lettre que j'écrivis à M. de la Haye, il y a quatre ou cinq mois. Vous me ferez plaisir de la lui montrer.

M. Arnauld s'était déjà bien trouvé des suffrages du Père Le Fèvre, dans la manière dont il avait approuvé son livre *De la fréquente communion*. On la peut voir dans le livre même, dont elle remplit deux grandes pages. Il parle en homme enthousiasmé de la pureté et de l'excellence de cette doctrine. Il commence ainsi cette approbation, où il s'est si bien peint lui-même, son zèle, sa simplicité, sa candeur et sa droiture : *Plaise à la très Sainte-Trinité, par les mérites de notre souverain prêtre et premier évêque, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, me faire la grâce d'être un prêtre pacifique pour mettre la paix entre mes confrères.* M. Arnauld a fait un livre : *De la fréquente communion*. Il y en a qui pensent qu'il veut nous empêcher de communier souvent. Les autres craignent qu'il ne prétende nous porter à l'exécution très sainte de la primitive Eglise. Ce n'est pas là la prétention de ce docteur. Et ensuite : Ce livre plein de sagesse nous fait voir que son auteur est ce vrai directeur, cherché entre dix mille par M. de Genève, directeur non seulement des simples, mais des prédicateurs, missionnaires et confesseurs. Nous pouvons dire avec le peuple d'Israël : *Eamus ad videntem.* Il nous enseignera les vérités de la vie et de l'Evangile de JÉSUS-CHRIST. Ne soyons pas comme ces malicieux, qui s'opposèrent, à leur confusion, au prophète Jérémie, ce grand serviteur de Dieu. Car ce livre est rempli de vérités si catholiques, si saintes et si pieuses, que si

M. Arnauld, qui par ce livre illumine les chrétiens, venait à dire le contraire de ce qu'il contient, ou un autre docteur, ou même un ange, je ne le jugerais pas recevable. Notre bon Dieu l'a voulu susciter en ce siècle si corrompu, pour nous enseigner les voies droites du paradis... La charité que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur a envers nous tous, l'obligation que j'ai à la sainte Eglise, et l'expérience de tant d'années me pressent de parler ainsi ; et il importe que les monarques, les princes, les seigneurs et les officiers de la justice contribuent et donnent secours pour relever le christianisme selon la conduite de ce livre, et pour les bénédictions spirituelles et pour la prospérité temporelle de leurs états. Fait à Orléans ce 28 octobre 1643.

Par une suite naturelle de ces préventions favorables pour la personne et les sentiments de M. Arnauld, lorsque, sur la fin de 1657, le Père Bourgoing et son conseil envoyèrent dans nos maisons un modèle de formulaire dressé par eux (1), contenant que nous recevions avec tout respect et obéissance la constitution d'Innocent X du 31 mars 1653 et la bulle d'Alexandre VII du 16 octobre 1656, au sujet de Jansénius, et que nous nous soumettions de pure et sincère volonté à l'une et à l'autre, le Père Le Fèvre et trois autres Pères de la maison d'Orléans ne voulurent pas souscrire à cette formule, à cause apparemment de la décision du fait contenu dans la bulle d'Alexandre VIII. Car, d'ailleurs, en signe de leur soumission à l'égard du droit, ils déclarèrent qu'ils recevaient la bulle d'Innocent X, et écrivirent l'acte de leur souscription au bas du mandement de publication de cette bulle, donné en 1653 par l'évêque d'Orléans, Alphonse d'Elbène, qu'ils envoyèrent au conseil au lieu de la formule prescrite. Cet acte est du 11 décembre 1657.

Le Père Le Fèvre n'y survécut que de quatre mois. Il était temps qu'il allât recevoir de son maître la récompense de quarante-deux ans de si fidèles services. Sa dernière

(1) Voir *Histoire générale*, 3^e époque.

maladie fut une école de toutes les vertus. Quelques violentes que fussent ses douleurs, on aurait dit qu'il souffrait dans un corps étranger. Il n'était occupé que des mystères de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur. Ce fut dans ce temps-là, plus que jamais, que, parlant de l'abondance de son cœur, toutes les paroles qu'il proféra furent autant d'élans et de soupirs d'amour vers son Dieu, surtout depuis qu'il eût eu le bonheur de le recevoir en viatique jusques à son dernier soupir (1).

Sa mort, arrivée le 6 avril 1658, mit tout Orléans en deuil (2). La voix publique en faisait un saint. Ce fut un regret universel de l'avoir perdu. M. l'évêque fit hautement son éloge. Le peuple assemblé autour du cercueil ne se lassait point de le contempler et de regarder comme une merveille que ni la vieillesse, ni la maladie, ni la mort même n'eut point défiguré son visage. Belle mort ! dit notre poète,

... qui laissa sur sa face
La joie, la majesté, le ris, la bonne grâce.

Le chapitre de Sainte-Croix aurait bien voulu avoir son corps, moins comme étant celui d'un de leurs confrères que parce qu'ils le regardaient déjà comme un saint. Nos Pères, qui n'avaient garde d'abandonner un si précieux dépôt, convinrent néanmoins de leur en faire part, en leur accordant son cœur, qui fut placé honorablement par les chanoines dans le sanctuaire de leur église.

Nos Pères en firent de même à l'égard du corps, qui repose au pied de l'autel de notre église d'Orléans, avec l'épithaphe suivante sur son tombeau, composée par le Père Elie Ferry, supérieur de cette maison :

Hic Jacet Michael le Fèvre,
Insignis ecclesiæ Aurelianensis canonicus-theologus,
Vir seipso major,
Cui divina gratia dedit quod eximium potuit,

(1) CLOYSEAUT, *ibid.*

(2) CHEVILLARD, *Épithaphe*.

Virtus quod rarum habuit,
Doctrina quod excelsum tenuit,
Terra plausus quos meruit,
Cœlum coronam quam texuit.
Indidit Deus vigorem menti ut terrena transcenderet,
Facundiam ori, ut oracula promeret,
Ardorem cordi ut tepida pectora inflammaret.
Impiorum fulmen, piorum columen,
Pauperum patronus, afflictorum sidus,
Naufragorum portus fuit.
Charitatis æstus fervidus supra exemplum,
Orationi semper intentus citrà fastidium,
Virtutis tenacissimus ad constantiæ miraculum,
Aretissimæ penitentiæ addictus sine reatu,
Vitiorum censor sine fastu,
Gravitatem prætulit sine apparatu,
Tantoque fuit omnibus charior quanto sibi vilior.
Sed heu ! ereptus est civium oculis ; at præsens omnium votis,
Tot nactus præcones quot supplices.
Hujus jacturam plora viator, si pietatem amas quam enixe
[coluit.
Luge, si disciplinam laudas quam strenuè vindicavit.
Geme, si censeris inter cives quos gratiis ornavit.
Time tamen mutum licet censorem, ne rigidum experiaris
[judicem.
Obiit anno reparatæ salutis 1658, die sexta aprilis
Ætatis anno 76°.
